

L'identité psychosociale et ses reflets dans *En famille* de Marie NDiaye

Arezou DASTA 

Doctorante en langue et littérature françaises,
Université de Tabriz, Tabriz, Iran.

Mohammad Hossein
DJAVARI

Professeur de littérature française et
comparée, Département de français,
Université de Tabriz, Tabriz, Iran.

Allahshokr
ASSADOLLAHI

Professeur de littérature française, Département
de français, Université de Tabriz, Tabriz, Iran.

Résumé

La notion de l'identité est depuis longtemps un sujet de réflexion riche et fructueux en philosophie et en sciences sociales. A l'époque contemporaine, vu des mouvements et changements sociaux, des immigrations, du progrès de la technologie qui impacte la vie de l'être humain dans tous ses aspects, et vu de l'émergence de plusieurs ouvrages littéraires traitant ces sujets, cette notion est portée à l'attention dans le domaine littéraire. La présente recherche se propose d'analyser la notion de l'identité psychosociale dans le roman *En famille* de Marie NDiaye. Lauréate des grands prix littéraires tels que Fémina et Goncourt, Marie NDiaye traite des thèmes contemporains dans ses œuvres. Grâce à son pouvoir artistique, elle invente des personnages qui partent en quête de leur identité familiale et sociale. Dans son univers romanesque, la question de l'identité reste toujours en débat. Dans cet article, nous allons, d'abord, dégager les réflexions théoriques chez Alex Mucchielli qui cherche à esquisser un cadre théorique à la notion de l'identité dans le domaine psychologique et sociologique. Puis, nous nous pencherons sur les idées de George Herbert Mead concernant ce concept. Ensuite, pour effectuer notre analyse en profondeur, nous allons étudier le rôle du passé et des souvenirs dans la fabrication de l'identité des personnages en nous appuyant sur les orientations théoriques autour du temps chez Paul Ricœur.

Mots clés : Identité psychosociale, Alex Mucchielli, George Herbert Mead, *En famille*, Marie NDiaye, Paul Ricœur.

* Auteure correspondante : a.dasta@tabrizu.ac.ir

Comment citer : Dasta, A., Djavari, M., Assadollahi, A. (2023). L'identité psychosociale et ses reflets dans *En famille* de Marie NDiaye, *Recherches en langue française*, 4(7), 23-54. DOI: 10.22054/RLF.2023.74427.1168

Recherche originale

Approuvé : 26.11.2023

Reçu : 23.06.2023

Introduction

La notion d'identité est d'un usage massif mais récent dans le champ des sciences. Associé à la psychologie et à la sociologie, le terme d'identité bénéficie de l'aura de ces disciplines dont on pense alors qu'elles peuvent expliquer les secrets de la condition humaine. Elle a plusieurs sens et se définit selon le sujet individuel ou collectif. La question de l'identité dans sa forme très simple consiste à connaître «qui est cet individu? ». Ce n'est pas une question facile à répondre. La notion de l'identité se réfère à un certain nombre de critères qui sont toujours en constante évolution. Au croisement de la sociologie et la psychologie, cette notion intéresse également la philosophie ainsi que d'autres domaines des sciences. La question de l'identité s'enrichit au XX siècle grâce à son développement dans les divers champs de la connaissance. La psychologie notamment s'empare du concept et met avant tout l'accent sur l'individu. L'une des grandes ambitions des sciences est alors d'esquisser une définition pour la notion de l'identité, et de le définir le mieux.

L'originalité du concept de l'identité réside dans la réflexion d'Erik Erikson¹. Celui-ci, dans son œuvre *Enfance et Société*(1976)², a introduit le concept de l'identité pour la première fois en sciences humaines, en 1950. Les chercheurs attachent alors beaucoup d'importance à ce concept. Et depuis, de nombreux ouvrages et d'articles sont apparus. En mettant au centre des recherches le concept de l'identité, les spécialistes ont tenté de préciser ses éléments chacun à sa manière. En fait, ils s'efforcent de donner une réalité à l'identité et lui donner un sens. Un débat spécifique latent se cache alors sous la masse des publications sur la valeur définitive de chaque approche proposée. L'identité, qui n'est pas une réalité fixée et figée, pose le

¹ Psychanalyste germano-étasunien et psychologue du développement (1902-1994).

² Erik Homburger Erikson, *Enfance et société*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1976, 285 p.

problème, donc, toute réflexion sur ce concept est perçue comme pouvant apporter une solution.

Le présent article cherche à démontrer comment l'identité du personnage est mise en question au sein de la famille. Nous allons étudier la notion de l'identité dans *En famille*, le deuxième roman majeur de Marie NDiaye qui met en scène l'histoire, les souffrances et les désirs d'une jeune femme, à la recherche de son identité dont l'originalité réside au sein de sa famille. D'abord, nous allons présenter les réflexions théoriques à propos de l'identité chez Alex Mucchielli. Ainsi, allons-nous prendre profit des idées de George H. Mead. Puis, pour effectuer notre analyse en profondeur, en faisant recours aux idées de Paul Ricœur, nous étudierons les symboles essentiels de l'histoire de la famille au sein desquels l'identité du personnage prend corps.

1. Identité psychosociale et ses réflexions théoriques

La notion d'identité est multiforme et complexe en raison de sa transversalité disciplinaire. Elle est depuis longtemps la préoccupation majeure des différents débats en matière philosophique, religieuse, idéologique et de sciences humaines en général. Elle prend également une place remarquable en psychologie sociale. Cette préoccupation majeure est tout simplement: « le conflit entre l'affirmation et la nécessité individuelle et l'affirmation et la nécessité collective; entre la recherche d'une identité personnelle et la recherche d'une identité collective; entre ce qui constitue tout à la fois la différence individuelle et la similitude à autrui; entre la visibilité sociale et la conformité; en bref, entre l'individu et le groupe. » (Deschamps, 2008: p.11)

Dans le domaine de la psychologie sociale, l'interaction du psychologique et du social chez l'individu est mise en relief. L'identité est considérée comme le produit des processus interactifs entre l'individu et le champ social. L'identité se forme donc dans la relation à l'autre. Elle est une dimension de la relation sociale qui s'actualise dans une représentation de soi. Ainsi, le rapport entre «identité personnelle» et «identité sociale», souvent considéré comme une opposition entre le

personnel et le collectif, constitue le noyau central de la problématique de l'identité dans la psychologie sociale.³

L'identité (latin *identitas*), rappelle le dictionnaire Larousse, vient du mot latin classique *idem*, « le même ». Identité désigne donc le « caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité » (Osu, 2010, p. 564). L'identité, au sens large du terme, est un ensemble de caractéristiques qui permettent de définir clairement un objet ou une personne. L'identification extérieure est la recherche de ces caractéristiques. Pour définir l'identité d'un objet et d'un individu, il nous suffit d'un certain nombre de ces caractéristiques dites caractéristiques essentielles.

1.1. Identité chez Alex Mucchielli

Alex Mucchielli, psychosociologue français, cherche à présenter un cadre théorique général sur le concept de l'identité en mettant en question la pluralité des approches. L'essentiel de la plupart des travaux de Mucchielli gravite autour de ce concept dans les sciences humaines. Celles-ci étudient l'homme et traitent de lui comme objet principal d'étude. D'après Mucchielli, lorsque l'on parle de l'identité, c'est que l'on parle de l'identité d'un « acteur social ». Cet acteur social, qui peut être un individu ou une collectivité, se situe dans un contexte social. Il y joue un rôle remarquable et c'est ainsi que l'étude de ce concept prend de plus en plus d'importance.

Alex Mucchielli, dans son ouvrage intitulé *L'identité* (2009)⁴, rappelle la multiplicité des dimensions scientifiques de l'identité et s'efforce d'esquisser un cadre théorique à ce concept. Il introduit trois noyaux identitaires: individuel, groupal, et culturel. Considérant toutes les approches effectuées sur l'identité en sciences humaines, il insiste

³ Askar Jumageldinov, *Diversités culturelles et construction identitaire chez les jeunes appartenant aux différents groupes ethniques au Kazakhstan*, thèse de doctorat, psychologie, université Lumière Lyon II, 2009.

⁴ Alex Mucchielli, *L'identité*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

sur l'intégration plus ou moins réalisée de ces noyaux en un seul sujet, en d'autres termes, en un seul acteur social.

D'après lui, chez l'homme comme chez l'animal, l'identification d'autrui se fait spontanément sous forme d'une catégorisation à partir de signaux spécifiques⁵. L'identité sociale et des noyaux identitaires sont des grilles de codage des perceptions concernant les identités extérieures:

«L'identité est un ensemble de critères de définition d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiments d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence. » (Mucchielli, 2009 : p. 41)

Selon Mucchielli, le sujet des sciences humaines se situe dans et se définit par un contexte social. L'acteur social est doté d'une capacité d'action, d'une certaine autonomie et de volonté. Il est conscient de lui-même et des phénomènes qui se déroulent autour de lui. L'acteur social est un sujet «agissant» dont l'identité se fait par rapport aux autres acteurs sociaux :

«Il faut donc remarquer que les acteurs eux-mêmes sont des sujets agissants et que, dans certaines conditions, ils participent à la création des composants de leurs identités personnelles et culturelles. Pour ce faire, ils en créent eux-mêmes les constantes qui les structurent. Chaque acteur, en fait, participe à la façon dont les autres le définissent en retour, ce qui sert de base à ses propres possibilités de se définir et de proposer une définition de lui (processus circulaire de la définition). » (Mucchielli, 2009: p. 29)

Il faut ajouter que la question de l'identité dans le domaine des sciences humaines est toujours basée sur la notion du soi conçue comme renvoyant à des aspects collectifs pour certains et plus personnels pour certains d'autres. De ce point de vue, les sociologues relèvent une

⁵ *Ibid.*, p. 43.

distinction entre «identité sociale» et «identité personnelle». (Osu, 2010: 564)

L'identité se définit par rapport aux relations et aux interactions que l'acteur établit avec les autres membres de la société. En d'autres termes, une bonne partie de l'identité est dépendante de l'environnement où l'individu crée et se crée. Selon les études de Mucchielli, l'identité de chaque individu se présente à partir d'une double face: premièrement, la face intérieure, qui est subjective et qui est valorisée par soi; deuxièmement, la face extérieure, qui est objective et énoncée par autrui. D'où la conclusion que l'identité est la connaissance de soi par soi-même et par autrui.

1.2. Identité chez George Herbert Mead

En focalisant sur l'étude des relations existant entre l'esprit, le soi et la société, George Herbert Mead⁶, sociologue, socio-psychologue et philosophe américain, donne un éclairage précieux sur le soi et propose une nouvelle définition de l'identité dans son ouvrage intitulé *L'esprit, le soi et la société* (1934)⁷. D'après lui, la vie sociale et la vie personnelle sont fortement enchevêtrées et jouent un rôle primordial et essentiel dans la fabrication de l'identité de l'individu.

Pour Mead, le soi est différent de l'organisme physiologique de l'individu. Il est essentiellement une structure sociale qui émerge dans l'expérience sociale. Les rapports sociaux jouent un rôle majeur dans la fabrication du soi. Celui-ci, qui n'est pas donné à la naissance, se développe progressivement à partir de processus des engagements des autres membres de la société. Il n'existe pas de «soi» en dehors des liens sociaux: «L'individu s'éprouve soi-même non pas directement, mais seulement indirectement, en se plaçant aux multiples points de vue des autres membres de son groupe social ou en endossant le point de vue

⁶ Sociologue, socio-psychologue et philosophe américain. Il est considéré comme le fondateur de la psychologie sociale.

⁷ George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1934. 334 p.

généralisé de tout le groupe social auquel il appartient. » (Mead, 1934: p. 210)

Mead part de cette idée que le soi de chaque individu est composé à la fois d'une composante sociologique: le moi; et d'une composante plus personnelle et individualisée: le je. Le je, qui n'apparaît pas au premier plan, est la réponse de l'organisme des attitudes des autres, et le moi est une intériorisation des rôles sociaux. Selon lui, le je réagit au soi, qui se forme en adoptant les attitudes d'autrui, et en adoptant ces attitudes, l'individu introduit le «moi» et y réagit en tant que je. (Mead, 1934: p. 239)

Pour élucider son propos, il faut ajouter que pour lui, il existe trois composants du sentiments d'identité: le moi, le je et le soi. La formation du soi social se développe dans l'interaction entre les deux composantes: le je qui désigne le soi en tant que sujet et le moi qui désigne le soi en tant qu'objet. « C'est la conversation du *je* et du *moi* qui constitue le *soi* dans la mesure où cette conversation est la transposition dans la conscience de l'individu des processus symboliques qui le lient aux autres dans les interactions ». (Bourhis, 1999: p. 72)

D'après Mead, l'organisation du soi dans sa totalité se définit par rapport à la communauté dont il fait partie et à la situation dans laquelle il se trouve. En d'autres termes, l'individu réalise son propre soi à travers le rôle joué dans ses relations avec les autres. Or, c'est le processus social qui est responsable de l'émergence du soi. D'après Mead, en fait, les expériences sociales font partie de la fabrication du soi, en dehors de quoi, le soi n'existe pas. Pour Mead, l'individu réalise son propre soi à travers le rôle joué dans ses relations avec les autres.

Sans aucun doute, l'être humain existe en tant qu'individu et membre d'un groupe social. Et l'identité mêle les deux sentiments contradictoires et en même temps complémentaires de l'autonomie et de l'appartenance à un groupe. Dans chaque groupe, l'identité individuelle doit être acceptable dans le contexte de l'identité collective. Au cœur d'un

groupe, une certaine proximité des mentalités, des mœurs et des habitudes est nécessaire. Les codes sociaux sont ainsi partagés par tous et la vie sociale est rendue possible. L'individu acquiert donc de nouvelles données et de cette manière, en les ajoutant à ses propres expériences personnelles, il forme son identité. Cependant, la constitution de l'identité se fait rarement de manière constante et logique. Le système culturel au niveau d'une société, la mentalité au niveau d'un groupe, et les expériences individuelles peuvent se compléter. Sur le plan psychique, la personnalité permet de conserver une véritable identité. Or les expériences acquises durant la vie et les circonstances sociales forment la personnalité.

En faisant recours aux idées de Mead, nous pouvons dire que l'identité d'un individu est le produit des conversations entre le je et le moi. Dans *En famille*, nous pouvons particulièrement repérer ce genre de conversation entre « le moi » et « le je » de Fanny. Ces discussions montrent le décalage qui existe entre « le je » de Fanny et son « moi » s'appliquant à satisfaire son entourage: «[...] Tu avais été, malheureuse fille, une anomalie; tu t'es transformée en faute, dont tous, vaguement, nous portions la honte. [...] - Je ne respecte rien autant que la famille, murmura Fanny machinalement, ses mains crispées sur les rames à hauteur des genoux. » (*En famille*, 1990: p. 153) L'identité de Fanny se forme à travers ce qu'elle voit en elle-même et ce que les autres attendent d'elle. Dans les parties suivantes, nous allons étudier les éléments de l'identité.

L'identité n'étant pas une notion figée et se développant tout au long de la vie, lors de la crise d'identité, les références identitaires intérieures entrent en conflit avec les acquis sociaux extérieurs. Dans ces circonstances, d'une part l'individu doit alors se distancier de l'identité culturelle qu'il s'était obligé à accepter pour répondre aux attentes de la communauté. D'autre part, il doit reconnaître ses propres sentiments internes. Le conflit présent affecte l'exploration du territoire interne de l'individu et il peut préserver son autonomie afin de pouvoir fonctionner de manière indépendante.

2. Quête identitaire dans *En famille*

Étymologiquement le mot quête signifie «recherche», «action de rechercher». Cela sous-entend qu'il y a une démarche physique et intellectuelle à faire avant d'atteindre le but que l'on s'est fixé. Cette démarche se présente sous la forme d'une épreuve, qui fait intervenir le plus souvent les notions de lutte, de gloire et de courage. En ce qui nous concerne, la quête de l'identité ne doit pas être conçue comme une simple action héroïque qui aurait pour objectif d'exalter le succès du héros. Mais la quête d'identité s'accompagne d'angoisse, de crainte, d'inquiétude, et la quête se métamorphose en une sorte d'errance.

Dans ce roman, l'auteure fait de ses personnages des êtres de fiction offrant une identification évidente en ce qu'elle retranscrit une forme de réalité. Elle traite de notre époque: la question identitaire. Elle met en scène des héros et héroïnes qui sont à la recherche de leur identité et qui s'efforcent de se « re-définir » et de se « re-construire ».

L'identité de chaque personnage exprimée par un nom, par une caractérisation psychologique, par un physique et par des vêtements reflète l'appartenance à un certain milieu ou classe sociale, etc. Généralement, ces éléments indirects sont parfaitement reliés au caractère du personnage. Autrement dit, le héros peut également livrer sa personnalité à travers des éléments « indirects »: ses gestes, ses mimiques, ses actions et son comportement sont autant de pièces qui viennent compléter le puzzle. De plus, les dialogues insérés dans le récit sont également porteurs d'indications sur le personnage. En effet, les mots prononcés aussi bien que le ton (donné grâce aux incises) sont révélateurs de sa personnalité. En réalité, un nom, un vêtement ou un geste peuvent être davantage que des « attributs » du personnage: ils sont parfois comme des symboles, ou des images, donnant un éclairage essentiel sur le protagoniste.

Le sociologue américain Erving Goffman⁸, a également mis l'accent sur l'importance des processus d'interaction entre l'individu et son environnement pour maintenir sa propre identité. Selon ce sociologue, la présentation de soi est manifestée par les comportements des êtres humains, leurs habillements, leurs paroles, etc. Le but est de donner une certaine image de soi qui doit être confirmée par autrui. En effet, chaque individu dispose de plusieurs identités. Dans les interactions sociales, il actualise celle de ses identités qui lui permet de jouer un rôle acceptable aux yeux des autres ou approprié aux attentes. De cette manière, en considérant les contraintes de la situation où il se trouve, il choisit son identité selon ses désirs et ses intérêts. Ainsi, l'individu est conforme aux attentes sociales prescrites, ce qui lui permet des échanges satisfaisants dans sa vie sociale. Marie NDiaye met en cause tous ces éléments à partir des situations critiques qu'elle dessine pour ses personnages.

2.1. *En famille*: Vers une famille en papier

Marie NDiaye a publié son deuxième roman majeur à l'âge de dix-huit ans, intitulé *En famille*. Ce roman est divisé en douze parties qui contiennent des chapitres et sous-chapitres. Le récit est raconté par une troisième personne, alors que les personnages ndiayen, exposent souvent leurs points de vue à la première personne. Dans ce roman, il s'agit des aventures d'une jeune qui est à la recherche de sa famille d'origine. Elle la rencontre après des années de séparation mais il semble que les autres membres sont incertains de son appartenance à la famille. Ni les oncles, ni les tantes ne se souviennent de son véritable prénom. C'est l'anniversaire de l'aïeule et la famille s'est réunie mais Fanny n'est pas invitée. Personne ne s'occupe d'elle. Même les chiens ne la reconnaissent pas.

⁸ Sociologue et linguiste américain, il était l'un des principaux représentants de la deuxième École de Chicago. Une partie majeure de ses études gravitent autour de la présentation de soi (1922-1982).

Dès le début du roman, Fanny s'interroge sur son appartenance à la famille et sur son origine. Les questions «qui suis-je?» et « Où est ma famille?» se répètent-elles constamment. Elle ne vit pas avec ses parents qui se sont séparés. N'ayant pas de logement fixe ou de travail assuré, elle doit travailler tout le temps et choisir n'importe quel travail pour gagner sa vie. De temps en temps, elle travaille dans un restaurant, de temps en temps dans un hôtel. Tout ce qu'elle possède, c'est une valise. Elle fréquente le village de l'aïeule et part en quête de sa tante Léda qui, toujours absente, est la seule personne qui peut déchiffrer les secrets de la famille et prouver l'appartenance de Fanny à la famille. Fanny a quitté son fiancé George et aime son cousin Eugène, un garçon lâche et indifférent. Tante Colette, la mère d'Eugène est contre leur relation et essaye d'éviter leur rapprochement. La position familiale d'Eugène et le regard porté sur lui ont incité la jeune fille ambitieuse à ignorer ses sentiments et l'amour sincère de George pour elle. Eugène appartient à la même famille que Fanny et ils ont beaucoup de souvenirs ensemble, donc, il peut relier Fanny à sa famille dont elle cherche.

Le père de Fanny habite dans un ailleurs lointain avec sa bien-aimée. Il est riche mais il ne supporte sa fille unique ni financièrement ni moralement. Sa mère, femme chique et élégante, est toujours en voyage avec son bien-aimé. La solitude s'est emparée de Fanny. Alors, à la recherche de tante Léda à partir des photos qu'elle a dans sa poche, Fanny s'efforce de trouver des remèdes. Elle essaye de retrouver sa place dans le village de l'aïeule, en d'autres termes, de trouver son identité.

La recherche de Tante Léda reste sans succès. Elle n'arrive jamais à fixer ses liens avec ses parents. Le temps passe et à la fin du roman, afin de renforcer son identité dont l'originalité réside dans la famille et dans le village de l'aïeule, elle change sa manière de vivre qui est acceptable par tout le monde. En fait, dans *En famille*, nous sommes en présence d'un personnage qui ressent une insatisfaction personnelle, parfois incompréhensible pour elle-même qui trouve son explication dans une adaptation obligatoire à des conditions de vie et à un entourage. Lorsque

Fanny se rend compte de cette dure réalité, elle tente de se façonner une nouvelle identité authentique et tout à fait honnête par rapport à elle-même. Une fois trouvée, elle s'efforce de sauvegarder cette nouvelle identité afin qu'elle ne soit ni aliénée, ni travestie par la vision d'autrui ou par ses propres désirs.

L'identité correspond à l'image que les gens se font d'eux-mêmes et des autres. Fanny souhaite en effet, se forger une nouvelle identité acceptable dans le contexte de l'identité familiale. Sinon, elle n'a rien à vivre. Elle est rejetée par sa famille et son entourage. Elle en est peinée et blessée. Elle décide alors de trouver sa tente et de s'accorder une identité présentée grâce à laquelle elle se sent pousser des ailes encore une fois dans sa vie quoique ce mensonge ne soit qu'un remède temporaire. NDiaye dans ce roman, décrit les aventures de Fanny.

2.2. Entre identification et anonymat: Prénom et nom

Dans toutes les sociétés, le nom apparaît comme une composante essentielle de la personne, associé d'ailleurs à d'autres aspects physiques ou sociaux. Ainsi, en tous lieux et en toutes périodes, l'individu ne devient véritablement une personne consciente de soi et de son destin que lorsqu'elle a acquis un prénom et un nom. Ceux-ci résument le statut social et le destin symbolique de l'individu. Le prénom est attribué au nouveau-né par ses parents ou ses parrains, qui délivre un message d'ordre familial et social. Le prénom et le nom identifient l'individu à une lignée et fonctionnent comme un véritable marqueur familial, perpétué de génération en génération. Porter un prénom, c'est être d'emblée inséré au sein de la communauté familiale.

En général, dans les romans, l'auteur caractérise le héros tout d'abord par sa désignation: un prénom et un nom, le plus souvent signifiants. Un nom sert avant tout, et par-dessus tout, à la commodité de la lecture. L'avantage pour un personnage de porter un nom, est que l'on peut le repérer tout au long du texte. C'est pourquoi, aussi, les personnages anonymes ou non nommés par le narrateur acquièrent vite un surnom.

Un nom peut également servir à suggérer au lecteur la sexualité du personnage aussi bien que son caractère ou sa classe sociale. De même, on peut tenter de calculer, toujours à travers les prénoms, les variations culturelles et sociales survenues dans les sociétés, en mesurant la quantité de prénoms utilisés.

Dans un roman, le nom des personnages est souvent la première chose qu'un lecteur apprend d'eux. Il faut que ce nom laisse une trace indélébile qui, en même temps, lui ressemble. NDiaye a en l'occurrence choisi des noms qui vont pertinemment avec la personnalité, avec la vie, l'identité et même avec la profession des protagonistes.

Dans *En famille*, afin de mettre en relief la quête d'identité chez son personnage principal, en premier lieu, NDiaye le nomme Fanny. Ce personnage possède un véritable prénom dont ses proches ne se souviennent pas: «-Je ne m'appelle pas Fanny, Tante Colette! Tu as donc tout oublié? Mais cela ne fait rien, appelle-moi Fanny». (*En famille*, 1990: p.9) Ainsi: «Mais personne ne l'appela par son prénom et, lorsqu'elle eut dit qu'elle se nommait dès à présent Fanny, on acquiesça en silence, seule Tante Colette soupira. » (*En famille*, 1990: p.12) Cette ignorance et cet oubli du prénom aggravent la question d'identité chez Fanny. Suivant l'approche psychosociologique de Mucchielli, qu'il s'agisse d'une société, d'un groupe ou d'un individu, la définition de leur identité renvoie à un ensemble de caractéristiques extérieures et intérieures⁹.

⁹ Mucchielli fait la distinction entre quatre catégories de référents: «Les possessions (nom, personne, objet, argent), les potentialités (économiques, intellectuelles, physiques), les apparences physiques (groupales, individuelles). Viennent ensuite les références historiques, c'est-à-dire les origines (naissances, parentés), les événements marquants du développement (influences, éducations, modèles, traumatismes) et les traces historiques (croyances, coutumes). Dans les référents psycho-culturels, le même auteur cite le système culturel (croyances, religions, codes, valeurs, arts), la mentalité (vision du monde, attitudes et normes collectives) et le système cognitif (traits psychologiques). Enfin, les référents psychosociaux comprennent les références sociales (nom, statut, âge, sexe, professions, responsabilités), les attributs

NDiaye décrit Fanny en tant que jeune femme qui n'appartient pas à une famille pauvre mais elle doit choisir n'importe quel travail afin de gagner sa vie. Fanny n'est pas une femme très douée. De temps en temps, elle est sans argent et de temps en temps, elle n'a pas de logement fixe. Tout ce qu'elle possède est une valise. La couleur de sa peau ressemble à celle de son père qui est un noir. Elle ne ressemble pas beaucoup à sa mère qui s'habille d'une façon élégante. En analysant ces éléments, nous constatons que la place familiale et sociale de Fanny est mise en question dans ce roman.

Le père qui est l'un des piliers essentiel de la famille ne porte pas beaucoup d'attention à la vie de sa fille unique, à tel point qu'il hésite à l'appeler par son véritable prénom: «Il ne se pouvait cependant que le prestige de son père rejaillît sur elle, dont on ne connaissait même pas le prénom d'une façon certaine. » (*En famille*, 1990: p.36) Ainsi, «Mon père sait-il bien qui je suis? se demandait Fanny avec anxiété. Il l'avait reconnue, mais était-ce bien elle qu'il pensait avoir embrassée, Fanny telle qu'elle était véritablement? » (*En famille*, 1990: pp.34-35) Voilà qui ébranle et sollicite le statut familial de Fanny. De temps en temps, elle se demande si elle s'appelle vraiment Fanny? Sinon, comment alors? Elle se demande si elle est la fille de son père, sinon qui est-elle alors?

Dans la perspective psychosociale, les études ont confirmé qu'il existe un lien et une corrélation positive entre le prénom et des variables psychologiques comme l'estime de soi, la satisfaction dans la vie et la proportion de temps à être heureux, l'image de soi et la personnalité. Dans la plupart des œuvres de NDiaye, le nom et le prénom jouent un rôle essentiel dans la fabrication de l'estime de soi des personnages. Dans *En famille*, Fanny s'interroge sans cesse sur son prénom. Elle a deux prénoms. Son premier prénom n'est pas précis tout au long du roman. NDiaye ne décrit pas le personnage principal par son véritable

de valeur sociale (compétences) et les potentialités de devenir (motivations, stratégie, adaptation).» (Mucchielli, 2009: p. 43)

prénom, c'est-à-dire par le prénom donné par ses parents à sa naissance. Il semble qu'elle n'est pas satisfaite d'avoir un tel prénom. Parallèlement à son mécontentement, elle n'est pas très heureuse de sa vie. Elle a également peu de confiance en elle-même. Les proches de Fanny la rejettent et, d'une certaine façon, ils se moquent d'elle en ridiculisant son prénom: «On fut surpris, cependant, qu'elle s'appelât Fanny; [...] On la sommait, en riant, d'avouer son véritable prénom. Je suis Fanny et rien que Fanny! s'écriait-elle, rougissant d'impuissance. » (*En famille*, 1990: p.139) Parfois, ses proches même évitent de l'appeler: «Tante Clémence, elle, reconnut calmement sa nièce, qu'elle évita de prénommer. » (*En famille*, 1990: p.96) Alors, Fanny reste incapable vis-à-vis de cette situation d'impuissance et accablante.

L'aïeule de Fanny endosse le rôle de révélateur qui unie Fanny à sa famille d'origine. Dans une scène, Fanny est assise auprès d'elle et l'aïeule lui raconte des souvenirs de son enfance. Heureuse de revoir sa petite-fille, la grand-mère est la seule personne qui connaît très bien le véritable prénom de Fanny: «Sa grand-mère l'appelle par son véritable prénom. Elle est la seule personne qui est vraiment heureuse de revoir Fanny: Elle appela Fanny par son véritable prénom et dit qu'elle était bien contente de la voir. » (*En famille*, 1990: p.18)

Le prénom est en fait un signe distinctif qui donne une identité propre à la personne alors que le nom de famille indique les liens d'appartenance généalogique soit avec la famille du père, soit avec celle de la mère. Dans *En famille*, le lecteur n'arrive jamais à apprendre ni nom ni véritable prénom de Fanny. Afin de mettre en relief la crise identitaire chez ses personnages, NDiaye décrit les héros qui possèdent un prénom plein d'ambiguïté et de doute. Et parfois, ils n'ont pas de prénom précis ou les autres personnages oublient les prénoms du héros principal. Nous pouvons constater que le choix du prénom/nom, composante essentielle de l'identité qui colle l'individu à la peau, joue un rôle essentiel dans les œuvres de Marie NDiaye. D'une part, il est le révélateur des secrets des personnages tout au cours de leurs vies, et d'autre part, il met en cause l'identité familiale et sociale des individus.

2. 2. Les gestes

George Herbert Mead, dans son ouvrage *L'esprit, le soi et la société*¹⁰, met l'accent sur le rôle des gestes dans la fabrication de l'identité. Chez lui, c'est à partir des gestes que les individus peuvent entrer en communication répondant l'un à l'autre. Du fait qu'une bonne partie des sensations et des émotions de l'être humain se transmettent par les expressions du visage et à travers les regards, une partie majeure de la conversation entre un individu et ses interlocuteurs s'effectue alors grâce aux gestes, même si, celles-ci ne provoquent pas chez l'individu la même réponse que chez eux. Mead propose un langage pour les gestes: «Il y a le langage des mots et celui des mains. Il peut y avoir un langage des expressions du visage. On peut témoigner la joie et la douleur, et susciter certaines réponses. » (Mead, 1934: p.216)

En considérant le propos de Mead, on peut dire qu'un geste est un mouvement du corps qui souligne une idée, révèle une pensée ou exprime une émotion. Les gestes constituent la langue corporelle de l'individu. La plupart des gestes ont un sens précis. Marie NDiaye, pour les décrire, bénéficie d'un langage plutôt cinématographique. Il faut rappeler que, pour une écriture cinématographique, les descriptions gestuelles des personnages sont remarquables et inévitables.

Comme l'indique Dominique Rabaté¹¹, les scènes débutants des romans imposent toujours une certaine d'étrangeté au lecteur : «Etrange, la situation initiale des romans de Marie NDiaye l'est toujours, et avec une force d'évidence qui l'impose au lecteur. Dans *En famille*, Fanny retrouve une famille qui semble ne plus du tout la reconnaître» (Rabaté, 2008: p.13) Cette étrangeté règne sur l'intrigue

¹⁰ George H. Mead, *Le soi, l'esprit et la société*, Paris, PUF, 1934.

¹¹ Essayiste, critique et professeur de littérature française moderne et contemporaine. Spécialiste des œuvres de Marie NDiaye, il enseigne la littérature française du XX^e siècle à l'université de Paris.

dès le début, et elle est décrite, avant tout, par la description des gestes des personnages.

Fanny est revenue chez sa grand-mère. Après une longue attente devant la porte, l'oncle George l'ouvre finalement. Il n'est pas content de revoir sa nièce. Sans dire un mot, il rentre dans la maison: «L'oncle fronça les sourcils, tout en la dévisageant d'un air indifférent. Il ne fit pas un geste vers elle, mais avala une dernière bouchée puis haussa les épaules et rentra lentement chez l'aïeule, la porte claqua. » (*En famille*, 1990: p. 8) Ici, la description des gestes de l'oncle renforce l'idée de l'étrangeté. Personne n'accueille Fanny. Même les chiens dans la cour, en la voyant, aboient d'une manière violente comme s'ils ne la connaissaient jamais. Voilà un autre exemple:

«D'abord hésitante, une femme se détacha du groupe et s'approcha de la grille, d'un claquement de langue fit taire les chiens, et dit enfin, levant la tête: Oui? - Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue qu'on fêtait aujourd'hui l'anniversaire de grand-mère? Tante Colette, je suis tout de même la fille de ta sœur! Aide-moi à descendre! Tante Colette fit un pas en arrière, comme effarouchée, puis rougit et ouvrit la grille d'un geste brusque, maladroit. » (*En famille*, 1990: p.9)

Toute la famille fête l'anniversaire de l'aïeule. Elle se souvient des souvenirs d'enfance, des jours d'anniversaire pendant lesquels toute la famille se réunissait et célébrait ces moments heureux. Fanny a oublié l'anniversaire de l'aïeule. Elle n'était pas invitée à la fête. Il semble que les autres membres ont ainsi oublié l'appartenance de Fanny à la famille. Elle s'assoit sur une chaise à côté de ses tantes mais elle n'est pas à l'aise: «Tante Colette, sans s'en apercevoir, la poussait peu à peu vers le coin de la table, par de grands gestes nerveux. » (*En famille*, 1990: p. 16) Ici, les gestes rapides de la tante Colette évoquent son état de nervosité qui a oublié la présence de Fanny. NDiaye, en décrivant les mouvements des mains et les gestes de tante Colette, insiste sur l'étrangeté imposée à Fanny, et cette langue corporelle suscite une sorte de rejet envers elle: «Elle avait oublié la présence de Fanny à son côté et ses mains allaient et venaient en des gestes d'une ampleur telle que Fanny devait

continuellement déplacer sa chaise pour éviter d'être cognée. » (*En famille*, 1990: pp. 16-17) Dans ces premières pages, le lecteur peut parfaitement imaginer la scène avec tous les détails. En suivant les mouvements du personnage, le lecteur est capable d'identifier non seulement l'état psychique du personnage mais aussi son état d'âme. Le narrateur hésite à dire directement que Fanny vit une situation de rejet. Les gestes des personnages suggèrent exactement cette idée au lecteur. NDiaye discrète pour dévoiler clairement les sentiments les plus profonds des personnages. Elle ne révèle jamais directement l'amour qu'éprouve Fanny pour sa famille. C'est à travers les descriptions corporelles et les dialogues que cette romancière suscite ce genre d'émotion chez le lecteur. En étudiant les effets des gestes sur le développement de l'identité, nous pouvons dire que les gestes donnent ainsi des indices de l'identité de l'individu au regard des autres. Elles peuvent révéler comment l'individu est vu aux yeux des autres. Voilà un exemple:

«Une expression de contrariété s'installa dans le regard renfrogné de la fille qui, voyant Fanny, n'avait pas pris la peine de s'approcher jusqu'à sa table, et qui maintenant soupirait à grand bruit, frottait le comptoir du coin de son tablier. [...] mais la fille eut un geste vague, elle haussa les épaules, puis s'en alla vers la cuisine. [...] je m'ennuie, se dit Fanny humblement, mais pourquoi donc? Oh, il faut que je me fasse des amis ici, que chacun m'ouvre sa porte. Je saurai bien leur montrer que je suis du pays. Un jour on me dira, avec un sourire: Voici votre Tante Léda! Et, à cette idée, Fanny ne put s'empêcher de fermer les yeux, de bonheur, mais se demanda, dans un frisson de perplexité: Alors, qui serai-je, Tante Léda à mes côtés? » (*En famille*, 1990: p. 67)

Le corps ne sert donc pas uniquement à signaler la filiation des héros. La plupart d'entre eux a un physique en perpétuel changement. Cela tient, bien sûr, au passage des années. Les transformations peuvent être spectaculaires: «Il fixait le visage de Fanny d'un œil aigu, scrutateur [...] Le père prenait de l'âge; il n'avait d'autre enfant que

Fanny; peut-être s'était-il adouci, avait-il eu des regrets. » (*En famille*, 1990: pp.240-241)

Paul Ricœur a étudié le « critère de similitude »¹² de l'identité et a fait ressortir sa « faiblesse [...] dans le cas d'une grande distance dans le temps, qui suggère que l'on fasse appel à un autre critère [...] à savoir la continuité ininterrompue entre le premier et le dernier stade du développement de ce que nous tenons pour le même individu »¹³. Donc, parler de constance absolue dans l'apparence et le caractère d'un individu est superflu. Les changements sont inhérents, mais pas au point de rendre un personnage méconnaissable.

Anne Martine Parent observe des manifestations corporelles plus intenses chez les personnages : «...le corps et ses différentes expressions et excréctions est un des fils conducteurs qui relie entre eux les histoires »¹⁴. Toutefois, l'évolution causée par le temps n'est pas le seul élément qui accable le corps. Fanny, au fur et à mesure, se déploie et s'ouvre au monde qui la pénètre et la blesse. Marie NDiaye n'hésite jamais à pousser ses héros, et ses lecteurs, jusqu'aux limites du supportable:

«Les personnages ndiayiens, marginalisés, stigmatisés, exclus, en proie à la culpabilité et/ou à la honte, ne peuvent échapper à eux-mêmes et cette impossibilité de se désolidariser de soi se marque dans le corps, qui devient le lieu de manifestations et d'excréments de toutes sortes: rougeurs, tremblements, vertiges, nausées, transpiration, larmes, envies d'uriner irrépressibles. » (Parent, 2013 : p. 76)

¹² Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 141.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Anne Martine Parent, « À leur corps défendant: défaillances et excréctions dans Trois femmes puissantes de Marie NDiaye » in *L'Esprit créateur*, Marie NDiaye's Worlds/Mondes de Marie NDiaye, 2013, p. 77.

Selon Erik Erikson, le sentiment d'identité provient d'un processus évolutif qui marque tout spécialement l'enfance. Il affirme que chaque enfant doit s'adapter à ses changements et à ses transformations sur le plan de la croissance biologique, de la maturation génitale et de la socialisation. Ainsi, l'enfant peut arriver à un sentiment d'épanouissement et d'équilibre: «Pour faire l'expérience d'une pareille plénitude, le jeune doit sentir une continuité progressive entre ce qu'il promet de devenir dans un avenir anticipé; entre ce qu'il pense être lui-même et ce qu'il observe que les autres voient en lui et attendent de lui. » (Erikson, 1972 : p. 83) Erikson attache beaucoup d'importance aux gestes des entourages dans la fabrication de l'identité dès l'enfance. Pour un enfant, les paroles d'autrui sont particulièrement importantes dans la formation de son identité:

«- Ah Fanny, si tu étais ma fille, murmura le père. - Mais, voyons, je le suis! Choquée, Fanny s'inquiétait qu'on l'eût entendu. - Oui, oui, je n'ai pas dit que tu ne l'étais pas, bredouillait-il. -Alors, il vaut mieux que tu te taises, dit Fanny avec colère. Enfin que veux-tu que je sois, sinon ta fille? - C'est que tu es bien inaccessible, tentait d'expliquer le père. Est-il naturel d'être tellement moins parfait que son propre enfant, vois-tu, de se trouver soi-même si vil à côté de lui? - Mais, c'est pour cela que tu m'aimes, trancha Fanny, ennuyée. » (*En famille*, p.244-245)

Nous pouvons percevoir les mêmes effets corrupteurs des propos des entourages sur Fanny. Dans une conversation avec l'oncle Georges, celui-ci ne lui permet pas à parcourir la maison de l'aïeule une autre fois et lui demande de quitter la famille:

«- Ne pourrais-je, supplia Fanny, parcourir la maison une dernière fois? - Nous n'y tenons pas, dit-il fermement. [...]Nous n'y tenons pas, répéta l'oncle Georges. Et il s'écarta de Fanny avec dégoût, ostensiblement. - Je ne suis pas dangereuse, murmura Fanny. [...] -Qui es-tu donc? Mais, aux yeux de la famille, tu n'es plus rien maintenant! L'aïeule est morte, quant à ta mère, elle se repent de t'avoir donné le jour et acquiesce à nos reproches, enfin elle reconnaît sa faute. Mais

toi? Que peux-tu réclamer? Eh, disparaïs, voilà qui serait bien agir! »
(*En famille*, 1990: p. 168-169)

La confiance en soi se construit depuis l'enfance. Dans le cas de Fanny, elle se dégrade par le regard négatif de son entourage. Bien qu'elle respecte toujours la famille et des coutumes et des règles, elle n'est jamais assez confiante en elle. Elle s'inquiète pour n'importe quelle décision et même, plus tard, dans ses comportements avec son entourage, elle s'interroge constamment sur son origine et s'accuse constamment.

Bien évidemment, l'enfance peut être considérée comme une base inévitable pour la formation de l'identité. Pourtant l'identité évolue et s'enrichit des expériences personnelles de chaque individu. Il ne faut pas oublier que l'identité est un processus permanent et dynamique et il en résulte que nous relevons des identités divergentes, même parfois tout à fait contradictoires, au sein d'une même famille. Fanny et ses cousins sont élevés au cœur d'une même famille élargie et sur les mêmes bases éducatives. Pourtant, leurs comportements et leurs réactions devant les mêmes circonstances diffèrent et même s'opposent parfois complètement. Cette divergence dépend de différents facteurs comme le degré d'attention dont ils ont bénéficié de la part de leurs parents et plus généralement d'autrui, leur degré de satisfaction quant à leur apparence physique et la confiance en soi qui peut en découler, etc. Il faut enfin remarquer que les gestes sont à interpréter en fonction du milieu, de la culture et même de la génération. Le même mouvement gestuel peut avoir une signification différente d'une société à une autre.

3. A la recherche de l'identité familiale

3.1. Le passé et des souvenirs

L'identité des héros littéraires a un rapport étroit avec la notion du temps, l'espace, la culture et tous les facteurs décisifs pour la synthèse d'une identité réelle. Ainsi, l'identité de chaque personnage s'élabore sur un axe horizontal, dans la confrontation avec son entourage, ainsi que

sur un axe vertical, selon sa position dans les générations qui se succèdent:

«[...] Toute identité, et donc toute mise en littérature de l'identité, est hybride : je est un hypertexte d'un genre inévitablement mixte, toujours à mi-chemin entre soi et l'espace, entre soi et un temps, entre soi et les autres bien sûr, entre un soi intime et un soi social, entre soi et les écritures de *sois*. » (Morini, 2004 : p. 14)

Marie NDiaye essaye de traiter la notion de l'identité chez ses personnages d'une manière implicite. Elle met ses héros au cœur des situations dans lesquelles ils s'interrogent constamment. NDiaye met en œuvre ce «je» qui sollicite sans cesse entre l'espace, le temps et les autres. D'où l'intérêt de s'interroger sur les personnages en tant qu'individus et sur l'influence qu'exerce l'appartenance sexuelle sur la formation de leur identité.

Les études montrent que le passé est un autre facteur déterminant dans la formation de l'identité. Selon Mucchielli, l'identité prend corps et s'affirme en référence au passé. En effet, le passé resurgit sans cesse dans la vie des gens en même temps que le présent. Ces deux temps s'entremêlent et composent une réalité précise qui caractérise l'individu. Le passé, qui pourtant n'existe plus, fait finalement partie du présent en s'y intégrant grâce à la puissance de la mémoire. La reconnaissance d'un souvenir consiste à retrouver une image du passé. Pour Paul Ricœur, cette image est une empreinte laissée par les événements et qui reste fixée dans l'esprit. (Ricœur, 1991 : p. 31) C'est l'héritage du passé pour l'homme : des traces sous la forme d'images et, par conséquent, de souvenirs.

George Herbert Mead insiste également sur le rôle des souvenirs dans la fabrication de l'identité. L'individu est incapable d'effacer sa mémoire dans laquelle réside toutes les images du passé. En effet, c'est à travers ces images que l'individu peut s'adresser à son passé et esquisser un cadre plus ou moins stable pour une bonne partie de son identité.

Chez Marie NDiaye, il y a un goût vers le passé. Les souvenirs sont très chers pour les personnages et ils sont ancrés dans leur mémoire. Les personnages vivent avec leurs souvenirs et c'est en fait à partir des souvenirs et des explorations personnelles appartenant au passé que leur présent et leur vie actuelle prennent sens. Pour vivre, les personnages s'inspirent de leurs souvenirs.

Afin de mettre en relief le rôle des souvenirs, l'auteure prend profit des allers-retours tout au long de son œuvre. Les événements ne suivent pas l'ordre chronologique. En général, les œuvres de NDiaye mettent en place une structure qui ne s'inscrit pas dans une durée précise et qui procède par des va-et-vient temporels. Elles ne suivent pas «une temporalité linéaire» (El Nossery, 2015: p.123). Alors, c'est ici que l'effet des souvenirs qui joue largement dans la structure du récit est mis en lumière. Dans *En famille*, le récit s'ouvre par l'arrivée de Fanny chez sa grand-mère et se continue par le rappel des souvenirs d'enfance. Fanny est devant la porte. En voyant l'oncle George, Fanny se souvient d'une poupée qu'il lui avait déjà offerte: «L'oncle George lui avait offert autrefois une poupée aux longs cheveux qu'elle avait encore! » (*En famille*, 1990: p.8) Pour rappeler son appartenance à la famille, elle raconte sans cesse des souvenirs de son enfance: «Elle parla du repas qu'on avait organisé pour la naissance de Fanny et auquel Léda, faute d'avoir été prévenue, n'avait pas assisté. Elle se souvenait très bien de certains détails. » (*En famille*, 1990: p.21) Nous pouvons noter plusieurs exemples dans le roman. En fait, le passé et le présent tissent parallèlement l'essentiel du récit. Les souvenirs, pour NDiaye, sont comme moteur de l'intrigue et pour Fanny, sont des éléments essentiels de son appartenance à la famille. Quand les membres la rejettent, Fanny fait recours au passé afin de se soulager:

«...On ne prêta pas attention à Fanny. Avec quel plaisir elle avait autrefois suivi l'aïeule à la messe de minuit! Toute la famille s'y rendait ensemble, l'oncle George brocardait en chemin le vieux curé, puis Fanny, qui pouvait communier, attendait sur son banc, jalouse un peu, mais reconnaissante de ce que les murs de la petite église

l'accueillissent avec une si discrète bénignité, que son cousin Eugène la rejoign t mains jointes, yeux baissés, les joues renflées et la face empreinte d'un air de feinte componction. » (*En famille*, 1990, p.100)

Le passé et les souvenirs sont des éléments remarquables dans la vie de Fanny, qui la relie à l'identité qu'elle cherche. C'est à travers ces éléments que le lecteur parvient à connaître son héros dont la vie est pleine des hauts et des bas bien décrits sous la plume de Marie NDiaye. Dominique Rabaté insiste qu'*En famille* est loin d'une autobiographie et que NDiaye seulement prend profit des  v nements de sa vie et de ses expériences personnelles afin de mieux décrire, aux yeux de ses lecteurs, un monde romanesque dont les réalités et le fantasme s'emparent.

Après la mort de l'aïeule, sa maison appartient à Eugène et à sa fiancée. Et l'oncle George interdit Fanny à y entrer mais elle insiste pour y passer quelques jours. Elle regarde le jardin et contemple:

«Avec une douleur calme et le pressentiment de la fin, Fanny contempla par la fenêtre le jardin sans fantaisie, utile et disciplin . Souvent elle avait aidé à cueillir les fraises, à cette époque de l'année. Et l'aïeule contrôlait scrupuleusement que pas une ne restait dissimulé sous une feuille, par honneur du gaspillage et quoiqu'elle fut chaque été embarrassé de trop de fraises. [...] Fanny se tatait, voyant un mystère profond de ce qu'elle était là debout sur le seuil, tandis que ses yeux lui disaient, considérant la jeune fille: n'est-ce pas moi également? » (*En famille*, p.175)

En insistant sur le rôle du passé dans la fabrication de l'identité, Ricœur nous invite à reconnaître que le temps humain ne se gagnerait qu'à articulé sur un mode narratif » (Ricœur, 1991: p. 87). NDiaye crée alors un monde plein de souvenirs qui ne suit pas un ordre linéaire. Tous les souvenirs dirigent Fanny vers une question: qui suis-je? La réponse reste en débat. Les souvenirs y jouent un rôle apaisant et le rappel du passé porte une sorte de soulagement pour le personnage. D'après Ricœur, l'auteur crée et recrée le temps qui est inaccessible. Il ajoute également que «la narration y refigure notre expérience du temps»

(Desmeules, 2014: p.28) Donc, comme la narration est le fruit d'un travail du langage, nous pouvons dire que, NDiaye en prend profit, grâce à ses expériences personnelles, pour recréer «un temps reconstruit» afin de mettre en relief la quête de l'identité chez ses personnages. Fanny peut être envisagée comme NDiaye elle-même. Fanny peut être toute femme qui est à la recherche de son identité.

Fanny est la victime des situations prescrites. Elle ne peut pas changer le passé ou peut-être le présent qui la menacent. NDiaye met ce personnage au sein des conflits familiaux. Elle est rejetée dans cet univers romanesque plein d'ambiguïté et de doute. Mais, au cœur de ces conflits, Fanny reste lucide. Elle veut le mieux. Elle fait tous ses efforts afin de revivre la famille même de se changer et de reprendre une nouvelle identité acceptable. Un tel changement d'identité est tout à fait repérable chez Fanny. Cette jeune femme qui ne pense qu'à sa famille veut parfois se rendre acceptable aux yeux de son entourage, et tâche alors de s'adapter en conséquence. Elle tente de changer sa manière de vivre et à la fin, il semble qu'elle trouve une place au village. Elle reprend aussi son ancien prénom:

«[...]elle avait trouvé au village un rôle et une place qu'on ne lui déniait pas, qui convenait fort bien à ce qu'elle était [...] S'étant résolue à vivre exclue de la famille, elle ne voulait se jeter vers de nouvelles espérances qui, une fois déçues, la laisseraient sans recours. Du reste, elle ne se trouvait pas mal ainsi, plutôt favorisée, prospère, et [...]» (*En famille*, 1990: p.299)

Fanny, se croyant en danger d'être totalement refusée et abandonnée par ses proches, endosse une identité acceptable par eux à la deuxième partie du roman. Pourtant, elle n'arrivera jamais réellement à intégrer cette identité familiale.

3.2. Photo: symbole de la famille

Dans les œuvres de Marie NDiaye, les photos jouent un rôle remarquable. Elles sont les symboles grâce auxquelles le protagoniste part en quête de son identité familiale. La portée des photos qui

débordent les limites du réel et du fantastique est incontestablement métaphorique et symbolique. Ricœur insiste que les objets et les lieux ne sont pas que des « indices de rappel » pour se souvenir. (Desmeules, 2014: p. 291) La photo provoque des conversations et évoque des souvenirs loin d'accès qui mettent en cause l'identité du personnage. Dans la réunion de la famille où Fanny n'était pas invitée, les membres regardent les photos familiales et se parlent du passé lointain: « Quelqu'un regretta à voix basse que Fanny n'eut pas gardé la même figure que sur la photographie [...] On se mit à parler de l'époque de la photographie. Fanny raconta un souvenir d'enfance. Il était question de la rivière, du petit pont qui danse. » (*En famille*, 1990: p.13) Les photos semblent explorer un sujet qui reste cher à l'auteure et à savoir les tourments que vit tout être face à cette question existentielle qui semble sans réponse: qui suis-je?

Selon Roland Barthes, la photo représente un instant du passé qui a existé et n'est plus, et elle impose un rapport nouveau au temps et à l'espace. La photo décrit le passage du temps et colle le passé de l'individu à son présent et « ne cesse de nous ancrer davantage dans un espace où passé, présent et futur ne font qu'un, dans la mesure où la relation avec une temporalité quelconque se voit bouleversée, voire anéantie » (El Nossery, 2015: p.126).

Pour pallier les lacunes de ces années de séparation, les photos sont très chères à Fanny. Elles montrent bien le rapport du sujet à soi ainsi qu'au monde qui l'entoure. Pour Fanny la photo de sa tante Léda cache des secrets. Elle est un élément qui tisse des liens entre Fanny et sa famille d'origine. C'est une preuve tangible d'une existence à la fois personnelle et passée. Il faut rappeler qu'à partir des photos les récits familiaux restent fragmentaires. En fait, les photos sont un miroir d'un « monde morcelé » qui reste inaccessible. (El Nossery, 2015: p.128) Plus Fanny essaye de trouver sa tante Léda à partir de sa photo, plus des souvenirs se révèlent et plus elle s'éloigne de sa tante.

D'après Rabaté, le lecteur qui entre dans l'oeuvre de NDiaye est immédiatement saisi par un sentiment d'étrangeté: «Le monde où il pénètre est soumis à des règles dont les lois lui échappent, mais dont la logique s'avère implacable» (Rabaté, 2008: p.9) Fanny est vis-à-vis d'un monde dans lequel elle n'a pas de place. Elle est rejetée par ses proches qui la rejettent par leurs paroles ainsi que par leurs gestes. Les photos familiales renforcent cette impression de rejet et de l'étrangeté. Fanny retrouve une famille qui lui est étrange et qui ne la connaît pas. Pour Pierre Bourdieu, la photo est «un rite du culte domestique dans lequel la famille est à la fois sujet et objet, et destinée à resserrer les liens familiaux» (Bourdieu, 1965: p.47). NDiaye, grâce aux photos, essaye alors de rétablir une relation forte et bien controversée entre Fanny et sa famille. Les photos mettent en lumière une trajectoire familiale, et celles, sur lesquelles Fanny n'existe pas, mettent en relief ce monde d'étrangeté que vit le personnage tout au long du récit.

Fanny ne possède qu'une photo de tante Léda dont la recherche a ouvert un horizon de sens dans sa vie. Cette photo est un symbole d'une vie passée, des désirs et des regrets, une ouverture vers l'avenir à partir duquel l'identité de Fanny se forme:

«Un jour on me dira, avec un sourire: Voici votre Tante Léda! Et, à cette idée, Fanny ne put s'empêcher de fermer les yeux, de bonheur, mais se demanda, dans un frisson de perplexité: Alors, qui serai-je, Tante Léda à mes côtés? » (*En famille*, 1990: p. 67)

Dans le paysage ndiayen, les personnages se substituent facilement les uns les autres et cette situation complique le questionnement identitaire et reflète une société dans laquelle l'individu n'est qu'un enchaînement toujours substituable. Alors, les photos et des souvenirs viennent à l'aide de ce substitut. La photo de tante Léda a une portée symbolique. Léda peut être un substitut maternel pour Fanny. En effet, les photos donnent un aspect mystérieux au récit et mettent en question la capacité du personnage principal de se connaître, d'être compris, vu, reconnu et décrit par les autres.

Nous pouvons nous approcher des personnages littéraires de la même manière que nous le ferions avec des personnages réels. En d'autres termes, ces êtres imagés représentent ou plutôt imitent les vraies vies humaines. Les personnages se tiennent entre fiction et réalité. Or nous en tant que lecteurs, réalisons leur comportement à travers des actes, des pensées, des peurs et des désirs que nous-même avons déjà éprouvés auparavant. Dans *En famille*, NDiaye, d'une part, résiste à la démarche autobiographique et d'autre part, demeure séduite par la tentation de se découvrir. D'ailleurs, NDiaye confie, en parlant de l'écriture: «J'avais l'impression, enfant, d'être invisible. j'espérais, sans que cela soit conscient, que l'écriture me rendrait visible et me protégerait en même temps. » (Argand, 2001) Fanny peut être NDiaye elle-même qui cherche à retrouver sa famille d'origine en explorant des souvenirs et des photos. A la recherche de sa famille, NDiaye crée alors, par *En famille*, une famille de papier. Elle devient géniteur de sa famille. Freud considérerait que l'identité personnelle ne peut être unifiée, qu'elle a un caractère de multiplicité et d'intériorité¹⁵. L'identité ne peut donc pas être perçue comme la simple représentation du «moi» de l'individu, indépendant de toute influence extérieure. Tout compte fait, l'identité est une sorte de moyenne de ce que nous souhaitons être et de ce que nous refusons: « Il est, dans la langue, des mots étranges qui disent, tout à la fois, une chose et son contraire. Identité est l'un de ces mots à deux visages, signifiant le semblable, le même, mais aussi l'unique, irréductiblement autre. »¹⁶

Tout compte fait, l'identité de l'individu se forme à partir de nombreux concepts psychosociologiques et sociologiques. La famille y occupe une place remarquable. Dans *En famille*, la question de

¹⁵ Christian Lazzeri, Soraya Nour, *Reconnaissance, identité et intégration sociale*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2009, consulté en ligne le 15/04/2021, URL : <http://books.openedition.org/pupo/748>

¹⁶ Claire Majola Leblond, James Joyce et les Dublinois: entre je et il, l'autre, in « Les identités culturelles de l'Europe », actes du colloque tenu les 21 et 22 novembre 1996 à l'université Jean Moulin – Lyon III, Paris, Didier érudition, 1998, p. 99.

l'identité se répète tout au cours du roman et donne à ces lecteurs cette impression que l'identité du personnage se résume au sein de la famille.

Conclusion

Marie NDiaye traite les thèmes contemporains dans ses œuvres. Les personnages féminins sont toujours au centre de ces ouvrages. Elle apporte un nouvel éclairage sur le discours de la femme à travers des thèmes de l'aliénation sociale et culturelle, du rôle de la famille et de l'identité féminine dans la société contemporaine. Dans cet article, nous avons essayé d'analyser les éléments de l'identité psychosociale dans *En famille* à partir de l'histoire de Fanny. *En famille* est le deuxième roman majeur de Marie NDiaye qui dévoile les rapports homme-femme au sein de la famille et de la société. Ce roman s'attache à la biographie des personnages, comme celle de l'auteure, tout comme à leur évolution. Cet ouvrage, s'intéressant aux relations entre les individus, met en question la notion de l'identité, raconte des réalités sociales qui impactent les vies.

Alex Mucchielli insiste sur la multiplicité des dimensions scientifiques de cette notion et introduit trois noyaux identitaires: individuel, groupal, et culturel qui sont, d'après lui, fortement intégrés en un seul sujet, en d'autres termes, en un seul acteur social. Et selon George H. Mead, l'identité d'un individu se caractérise par trois composantes importantes: le je, le moi et le soi. Le dernier est le fruit de l'intégration du je et du moi du personnage.

Dans la présente recherche, nous avons étudié les deux éléments essentiels dans la quête identitaire chez le personnage principal. Nous avons noté que les prénom et nom sont en rapport étroit avec la fabrication de l'identité de l'individu. En faisant recours aux propos de ces théoriciens, nous avons aussi étudié l'influence des gestes dans la construction et le renforcement de l'identité. Pour approfondir notre étude, nous avons aussi profité des orientations théoriques de Paul Ricœur à propos du temps et nous avons analysé les éléments temporels à partir desquels l'identité familiale prend sens.

En guise de conclusion, nous pouvons constater que le sentiment d'identité est composé de deux faces distinctes: «la face psychologique interne» et «la face sociale externe». De sorte que toutes les conduites qui renvoient à des plaisirs internes, renvoient également au contexte social dans lequel elles prennent un sens; ces conduites accordent de ce fait un positionnement social à l'individu. En fait, la notion de l'identité se réfère à un ensemble de propriétés individuelles, à la continuité de l'individu ainsi qu'à la spécificité de l'individu.

Déclaration

Conflit d'intérêt

Les auteurs affirment qu'il n'y a aucun conflit d'intérêt à déclarer.

ORCID

Arezou Dasta



<https://orcid.org/0000-0003-2956-8962>

Références:

ARGAND, Catherine. «Marie NDiaye : entretien». *Lire* (avril 2001). www.lexpress.fr/culture/livre/marie-ndiaye_804357.html

BOURDIEU, Pierre, *Un art moyen*, Paris, Minuit, 1965.

BOURHIS, Richard, Jacques-Philippe Leyens, *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Bruxelles, Mardaga, 1999.

DESCHAMPS, Claude, MILINER, Pascal, *L'Identité en psychologie sociale. Des processus identitaires aux représentations sociales*, Paris, Editions Armand Colin, 2008.

DESMEULES, M.-H. (2014). «Les refigurations de notre expérience du temps», *Philosophiques*, 41(2), pp.275–293. <https://doi.org/10.7202/1027219ar>

ERIKSON, Erik, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.

-----, *Enfance et société*, Delachaux et Niestlé, 1976, 285 p.

JUMAGELDINOV, Askar, *Diversités culturelles et construction identitaire chez les jeunes appartenant aux différents groupes ethniques du Kazakhstan*. Approche comparative. Thèse de psychologie, Lyon, université Lumière-Lyon II, 2009.

LAZZERI, Christian, NOUR, Soraya, *Reconnaissance, identité et intégration sociale*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2009.

LEBLOND Claire Majola, James Joyce et les Dublinois: entre je et il, l'autre, in « Les identités culturelles de l'Europe », Actes du colloque tenu les 21 et 22 novembre 1996 à l'université Jean Moulin – Lyon III, Paris, Didier érudition, 1998, p. 99.

MEAD, George Herbert, *Le soi, l'esprit et la société*, Paris, PUF, 1934.

MORINI, Agnès, *Identité, langage(s) et modes de pensée*, Saint-Etienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2004.

MOUDILENO, Lydie, « Puissance insolite de la femme africaine chez Marie NDiaye » in *L'Esprit créateur, Marie NDiaye's Worlds/Mondes de Marie NDiaye*, 2013.

MUCCHIELLI, Alex, *L'identité*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

NDIAYE, Marie, *En famille*, Paris, Minuit, 1990.

N. OSU, Sylvester, GARRIC, Nathalie, TOUPIN Fabienne, *Construction d'identité et processus d'identification*, Berne, Peter Lang, 2010, p. 564.

PARENT, Anne Martine, « À leur corps défendant: défaillances et excréations dans Trois femmes puissantes de Marie NDiaye » in *L'Esprit créateur, Marie NDiaye's Worlds/Mondes de Marie NDiaye*, p. 76.

RABATE, Dominique, *Marie NDiaye: un livre-CD*. Paris, INA/Cultures France, 2008.

RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

-----, *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

Comment citer : Dasta, A., Djavari, M., Assadollahi, A. (2023). L'identité psychosociale et ses reflets dans En famille de Marie NDiaye, *Recherches en langue française*, 4(7), 23-54. DOI: 10.22054/RLF.2023.74427.1168



Recherches en langue française © 2020 par Université Allameh Tabataba'i sous la licence NonCommercial 4.0 International